

MARC DELOUZE ENTRETIEN

MCM *Tu crois partir très loin* est le titre de l'un de tes poèmes, que représente le voyage pour toi et le poème est-il un départ ?

MD Je voyage depuis toujours (enfin, *presque* depuis toujours) pour voir ailleurs si j'y suis.

J'ai écrit dans un poème « *les gares ne sont que des départs, jamais des arrivées* ». Je pourrais changer *gare* par *poème*.

MCM Oui, j'ai lu ce poème, et je me suis alors demandé : « N'y a-t-il donc aucune chance d'accéder à l'ailleurs, de se quitter soi pour l'autre ? »

MD Comment pourrait-on se quitter soi-même ? (Sauf à se faire sauter avec une ceinture d'explosifs.) De même qu'il n'y a pas d'ailleurs du monde (je suis en cela résolument athée – y compris idéologiquement), il n'y a pas d'ailleurs de soi. Je confirme qu'allant voir ailleurs : je m'aperçois que « j'y suis » – mais sous la forme d'un étranger à moi-même, ce qui bouleverse mon regard. Sur moi – et sur le monde. Et aussi sur la France et le fait d'être « français », qui est comme un frac de plomb que nous portons, fut-ce à notre corps défendant, avec cet esprit de sérieux qui se prend au sérieux, et ce sentiment de suffisance aussi ridicule qu'insupportable. C'est en essayant de me libérer de tout ça que je puis – enfin ! – aborder mon travail de poète – et d'écrivain.

MCM En liminaire de ton livre *Poésies en phase terminale* (2011), il est écrit *la plupart des maladies s'attrapent par la parole*, de quelles maladies s'agit-il ?

MD Et si le dysfonctionnement du corps était son état normal ? Et si la maladie n'était qu'un mot qu'il suffisait de prononcer pour qu'elle *devienne* maladie ?

MCM Ce pouvoir des mots prononcés, en tant que poète, t'enchantent-il ? T'effraie-t-il ?

MD Quand ils sont pris au pied de la lettre, les mots ont tous les pouvoirs – surtout de nuisance (Mein Kampf en Allemagne, Le Petit Livre Rouge de Mao, Radio Mille Collines au Rwanda...). Ce pouvoir me terrifie. La raison (l'une des raisons) pour laquelle j'ai écrit des poèmes : élevé dans la Vérité de la parole communiste (que je révérais) je suis inconsciemment allé chercher la part d'ombre et de doute, tapie derrière cette muraille de certitudes : la poésie. La poésie m'a appris à me méfier des mots (jusqu'à les fuir pendant près de 20 ans !). S'en méfier – donc les interroger sans cesse, par un assemblage aussi savant que fortuit, afin de débusquer, derrière ce qu'ils sont chargés de dissimuler, ce qu'ils révèlent du monde – et de nous-même.

MCM Distingues-tu parole et poésie ?

MD La parole, c'est du bruit. La parole étouffe le poème. La poésie déshabille la parole. La met à nu. La libère. La poésie, c'est l'hologramme du silence.

MCM Cet hologramme qu'exige-t-il de toi ?

MD L'incarnation.

MCM Aragon a préfacé ton premier recueil, quel(le) poète entre tous (toutes) choisirais-tu pour ton dernier recueil ?

MD Anselm Kieffer. Il donne à voir ce que mes mots tentent de faire entendre : la mémoire ignorée de nous, celle qui ne nous appartient pas, mais à laquelle nous appartenons à notre corps défendant. La seule qui, au fond, nous agite et nous agit.

Ou bien Antonio Lobo Antunes, que je tiens pour le plus grand prosateur que je connaisse. Ses livres sont des déserts chaotiques qu'il faut traverser avant de trouver l'oued où boire jusqu'à l'ivresse. C'est à sa lecture que je me suis senti « autorisé » à produire des récits en prose.

MCM La matière apporte la couleur, écrit Kieffer, quel est pour toi, en tant que poète, le matériau majeur que tu travailles ?

MD La respiration.

MCM Le poète choisit-il la couleur apportée à son poème ou appartient-elle au lecteur ?

MD La couleur d'un poème est une peau : elle protège l'un et s'offre à l'autre en même temps.

MCM S'il est un souvenir, un seul, que tu retiendrais comme un poème, de ces longues années où tu as porté haut et fort le festival *Les Voix de la Méditerranée* à Lodève, quel serait-il ?

MD La mort du poète albanais-kosovar Ali Podrimja, retrouvé couché sur le dos sur le Larzac, le visage face au ciel, après une semaine de recherches. Le seul événement de Lodève qui m'a inspiré un poème « *Requiem pour Ali* ».

MCM Quelques vers de ce poème ?

MD (la mort du poète que mes mots tentent de revivre) :

mon corps couché

sur la terre

presque nu

débarrassé des vêtements du monde

dans mes yeux le soleil violet

violent

*dans mes oreilles la mitraille meurtrières
des cigales
(souvenir d'un pays d'avant)
dans mes narines le sang d'un insecte écrasé
sous mes doigts le fin filet de ses cheveux si loin
dans ma bouche l'éternelle charogne du poème*

MCM Tes livres sont jalonnés de citations, que représentent-elles pour toi ? Un hommage ? Une ouverture ? Un tracé ?

MD Un passage de relais au vu et au su du lecteur. « *Mon corps est fait du bruit des autres* » (Antoine Vitez). Mon œuvre est faite des mots des autres. « *Certains sont fiers des livres qu'ils ont écrits, mais je le suis de ceux que j'ai lus* » (Jorge Luis Borgès).

MCM Oui, ce « au vu et au su de tous » n'est pas simple intertextualité, tu revendiques là une reconnaissance, et la distingues de ta propre écriture où elle se fonde cependant. Ici, ce sont plus des lectures que tu offres à tes lecteurs que des écritures. Ce tissage où les fils se distinguent est une particularité de ton écriture, que l'on pourrait d'ailleurs nommée delouzienne, est –elle délibérée ou surgit-elle à ton insu ?

MD Surgit à mon insu, je travaille la chose de manière délibérée. Lire et écrire sont pour moi inséparables, un peu comme écouter et parler, recevoir et donner, agir et méditer.

MCM La poésie est-elle *nécessaire effraction* ?

MD Une effraction étant une « fracture de la clôture d'un lieu habité » (Litttré) la poésie est bien une effraction de la clôture entre soi et le monde. Mais une effraction *dans les deux sens*.

MCM Oui, être poète n'est ni banal ni commun, et je trouve qu'il en est de même de ton engagement, tu luttas en poète. Cette effraction « dans les deux sens » est donc une disparition de toute clôture, l'éternité retrouvée chère à Rimbaud ?

MD Non ! non ! surtout pas la disparition des clôtures, ni des frontières : je les aime, je les appelle ! Pour mieux défendre le droit – et le plaisir amoureux – de les passer, les chevaucher, les traverser. Prouver ainsi que nous sommes mouvement. Car je ne possède pas de *racines* (privilege du né citadin ?) qui empêchent les arbres de marcher, mais de multiples sources, qui font grossir et s'écouler les fleuves. Ainsi mes citations qui engrossent mes textes. Voyages et références : Rimbaud toujours et encore. (Je ne serai jamais Rimbaud – mais jamais Arthur Rimbaud ne sera Marc Delouze).

MCM *Je suis poète par la force des choses*, écris-tu, quelle force ? Quelles choses ?

MD « La force des choses » est une expression banale et commune (et donc à entendre et comprendre comme telle), qui entre en étrange résonnance avec le fait d'être poète, qui n'est ni banal ni commun. La poésie est une *passion* du monde. Sans crucifixion.

Je ne lutte pas en poésie (la poésie n'est pas un « sport de combat »). Je fais résonner ce qui vit et palpète au plus profond de mon intimité, en espérant ainsi rejoindre l'intimité de qui me lit. Encore une fois l'autre n'est pas ailleurs : il est en soi. Notre magma commun. Je milite pour le « *langagement poétique* » cher à Jean-Pierre Verheggen. Et si « *Tous les poètes sont des Juifs* » (Marina Tsvetaieva), je suis aussi un rescapé du silence.

MCM Tu as traduit, entre autres, le poète turc Younes Emre. A quoi t'attaches-tu particulièrement lors du passage du poème dans une autre langue ?

MD Traduire la poésie, c'est tenter d'inventer un masque à oxygène pour le lecteur dans une randonnée à 8000 mètres d'altitude. J'essaye de lui permettre ainsi de respirer un air venu d'ailleurs. La poésie est toujours affaire de respiration.

MCM Est-ce cette même respiration qui te permet de dire tes poèmes ? et comment soustrais-tu alors le « bruit » ?

MD J'oppose seulement *respiration* (double mouvement qui fait vivre) à *inspiration* (mouvement univoque qui étouffe).

MCM Si tu ne devais garder de ton existence que trois objets, quels seraient-ils ? Un seul mot ?

MD Je n'arrête pas de garder des choses. Je n'arrête pas d'en jeter. C'est la dynamique du vivant. Après quoi plus rien ne comptera, ni objet, ni mot.

MCM Cette dynamique du vivant est-elle transformation permanente de soi ?

MD Non, ce serait plutôt la préservation de ce qu'on ignore de soi.

MCM Sans vouloir laisser de traces, penses-tu que les mots que tu as écrits ne compteront vraiment plus ? Et les lecteurs dont sont encore inconnus les visages ? Chaque poète ne participe-t-il pas à son insu « au bruit des autres » ?

MD Bien sûr bien sûr, la postérité, la trace, l'éternité (*c'est la mer allée...* etc. etc.). Bon, accordons-nous un petit supplément de vie après la mort, ça ne peut pas faire de mal. La trace que nous (tous – mais certains plus que d'autres, certes) laissons ressemble à cette mémoire qu'on ignore, dont je parlais plus haut. Nous parlons quelques temps encore à travers ceux qui parlent, sans qu'ils le sachent. Pour le reste, sachons que – soldes que nous sommes – « tout doit disparaître ».